

La République de Platon

Dans ce classique, Platon est habité par une quête grandiose : établir la constitution théorique d'une société qui est à la fois juste en elle-même et qui favorise la « culture » d'âmes justes. L'un des éléments clés de cette société idéale est l'harmonie sociale, qui sera soigneusement polie pour que cette harmonie finisse par s'insérer dans l'âme de ses citoyens, bonheur et paix en seront les effets. Et néanmoins, cette société sera remplie de braves soldats prêts à mourir pour la protéger. Pourtant, jamais elle ne pourra créer la guerre. En somme, la constitution de cette *République* serait l'unique manière d'atteindre un idéal de justice et la seule qui puisse prétendre à la paix.

L'atelier pour l'Intercollégial de philosophie

Pour parvenir à ses fins, Platon a dû répondre à une série de problèmes. Je vous propose qu'on en examine certains, ceux qui me semblent les plus liés à nous, citoyens démocratiques du monde, ainsi qu'à notre thème : la guerre et la paix. Bien sûr, Platon a répondu à ces problèmes à sa manière, mais rien ne nous empêche de leur répondre différemment. Une chose est sûre, quiconque désire la paix doit être en mesure de leur fournir une réponse sincère, mais surtout efficace.

Pour chacun des passages, que nous lirons ensemble, une série de questions vous sera offerte afin de réfléchir à ces problèmes auxquels tout esprit philosophique doit se confronter.

Le problème du réalisme

Livre I, pages 99 - 101

« Dis-moi, Socrate, as-tu une nourrice?

- Quoi? m'exclamai-je, ne vaudrait-il pas mieux répondre que de poser des questions pareilles ?

- C'est que, dit-il, elle te laisse la morve au nez et néglige de te moucher, alors que tu en as besoin, elle qui ne t'a même pas appris à distinguer un berger de ses moutons!

- Pourquoi ça, en particulier ? dis-je.

- Parce que tu penses que les bergers et les bouviers considèrent ce qui est le bien de leurs moutons ou de leurs bœufs et qu'ils les engrassen et les soignent dans une tout autre perspective que le bien de leurs maîtres et le leur propre. De la même manière, tu penses que ceux qui dirigent dans les cités, j'entends ceux qui gouvernent réellement, se représentent d'une certaine façon ceux qu'ils dirigent dans un état d'esprit différent de ce qu'on conçoit à l'endroit des moutons, et que nuit et jour ils considèrent autre chose que les moyens de les exploiter dans leur intérêt. Et tu as fait tellement de progrès dans la connaissance du juste et de la justice, de l'injuste et de l'injustice, que tu ignores que la justice et le juste constituent en réalité le bien d'un autre, c'est l'intérêt du plus fort et de celui qui dirige, et que ce qui revient en propre à celui qui obéit et qui sert, c'est le dommage; que l'injustice est le contraire, qu'elle commande à ceux qui sont authentiquement

moraux et justes, que les subordonnés contribuent à l'intérêt de celui qui est le plus fort, qu'ils font son bonheur en étant à son service, mais qu'ils ne font aucunement leur propre bonheur. Dans ta suprême naïveté, Socrate, il serait requis que tu regardes les choses comme suit : l'homme juste est, en toutes circonstances, placé dans une position inférieure à l'homme injuste. Prenons d'abord le cas des contrats où ils s'associent mutuellement : tu ne trouveras jamais, lorsque l'association est dissoute, que le juste a profité plus de l'association que l'injuste, mais bien qu'il y a perdu. Prenons ensuite le cas des affaires de la cité, lorsqu'il faut payer des contributions, le juste, dans une situation d'égalité de fortune, va devoir contribuer davantage, l'autre moins. Dans le cas des rétributions, l'un ne reçoit rien, l'autre récolte beaucoup. Lorsque, par ailleurs, chacun d'eux exerce quelque fonction publique, ce sera le lot de l'homme juste, quand bien même il ne subit pas d'autres dommages, que de voir sa situation personnelle se détériorer du fait qu'il la néglige, et de ne tirer aucunement profit de la chose publique, parce qu'il est juste. Il se trouve par ailleurs en butte à l'hostilité de ses parents et de ses proches, parce qu'il ne consent pas à leur rendre service au détriment de la justice. Pour l'homme injuste, c'est tout le contraire qui lui arrive. Je parle de celui qui, comme je le disais à l'instant, est capable de retirer des profits considérables. C'est cet homme-là que tu dois prendre en considération si tu veux discerner à quel point, dans le cas des particuliers, l'injustice est plus profitable que la justice. Le plus facile pour t'en rendre compte, c'est d'aller jusqu'à considérer

l'injustice la plus totale, celle qui rend l'homme qui la commet tout à fait heureux et qui, au contraire, fait des victimes de l'injustice et de ceux qui refusent de la commettre des gens tout à fait malheureux. Il s'agit du pouvoir tyrannique, qui n'y va pas petit à petit pour s'emparer du bien d'autrui, mais le fait avec violence d'un seul coup, qu'il s'agisse de biens sacrés et profanes, de biens privés et publics. Prenons le cas de quelqu'un qui a commis pareille injustice, dans l'un ou l'autre de ces domaines, et qui n'a pu le cacher : on le punira et il encourra les blâmes les plus sévères – on traitera en effet de profanateurs, de trafiquants d'esclaves, de perceurs de murailles, de brigands, de voleurs tous ceux qui ont commis de la moindre façon de tels méfaits. Prenons, au contraire, le cas de quelqu'un qui, outre les biens des citoyens, s'est emparé de leur personne et les a réduits en esclavage, au lieu de ces injures ignominieuses, les gens de ce genre seront appelés heureux et fortunés, non seulement de la part de leurs concitoyens, mais aussi de la part de tous ceux qui prennent connaissance de ce que celui-là a commis l'injustice la plus complète. Ce n'est pas en effet par crainte de commettre des actes injustes, mais au contraire par crainte de la subir, que ceux qui blâment l'injustice s'emploient à le faire. Ainsi donc, Socrate, l'injustice, quand elle se développe suffisamment, est plus forte, plus libre, plus souveraine que la justice, et comme je le disais au point de départ, le juste est en réalité ce qui est l'intérêt du plus fort, et l'injuste constitue pour soi-même avantage et profit. »

Le problème du luxe

Livre II, pages 142 à 144

- Considérons en premier lieu de quelle manière vont vivre les gens qui se sont organisés ainsi. Que vont-ils produire, si ce n'est du blé, du vin, des vêtements et des chaussures? Ils vont aussi construire des habitations et, durant l'été, la plupart exercentront leurs occupations sans vêtements ni chaussures, mais l'hiver venu, ils seront vêtus et chaussés comme il faut. Ils se nourriront de farines qu'ils auront préparées à partir de l'orge, ou encore du froment de blé, ils les feront griller, ou ils les pétriront, pour en faire de belles galettes et des pains servis sur du chaume ou sur des feuilles bien propres. Étendus sur des couches fleuries de smilax et de myrte, ils se régaleront, eux et leurs enfants, à boire du vin, la tête couronnée et chantant des hymnes de louange aux dieux, C'est ainsi qu'ils vivront heureux, rassemblés les uns les autres, évitant une progéniture qui excéderait leurs ressources, pour se prémunir contre la misère et la guerre.

Alors Glaucon prit la parole.

« C'est apparemment sans cuisine élaborée que tu fais banqueter ces gens-là.

- Tu as raison, dis-je, j'avais oublié qu'ils ont aussi des plats cuisinés; mais, bien sûr, ils auront du sel, des olives, du fromage, et ils feront cuire des oignons et des légumes, qui sont le menu des gens qui vivent à la campagne. Nous leur servirons

également des desserts faits de figues, de pois chiches et de fèves, et ils feront griller des baies de myrte et des glands, tout en buvant avec modération. Passant ainsi leur vie en paix et en bonne santé, et mourant sans doute à un âge avancé, ils transmettront la même vie à leurs descendants. »

Il poursuivit :

« Si tu mets sur pied une cité de pourceaux, Socrate, dit-il, tu ne leur offrirais pas d'autre pâture que celle-là?

- Mais, répondis-je, que faut-il leur offrir, Glaucon ?

- Ce que veut la coutume, dit-il. Je pense qu'il faut leur procurer des couches pour qu'ils s'étendent, si on veut éviter qu'ils soient inconfortables, et qu'ils prennent les repas à table, et qu'ils aient les mêmes mets cuisinés et desserts qu'aujourd'hui.

-Très bien, dis-je, je comprends. Nous n'examinons pas seulement, semble-t-il, la cité telle qu'elle se développe, mais une cité qui est parvenue au luxe, et sans doute n'est-il pas mauvais de le faire. C'est peut-être en effet en examinant une cité de ce genre que nous pourrons saisir comment la justice et l'injustice prennent racine véritable me semble être celle que j'ai décrite, en tant qu'elle constitue un état en santé. Mais si vous souhaitez que nous étudions une cité gonflée d'humeurs, rien ne l'interdit. Cela ne sera apparemment pas du goût de certains, pas plus que ce régime alimentaire; ils se procureront des couches, des tables et du mobilier supplémentaire et aussi des mets

cuisinés, des parfums, des essences à brûler, des hétaïres, des friandises, et tout cela dans une grande variété de formes. Ce dont j'ai parlé en premier, on ne le mettra plus au rang des choses nécessaires, les maisons, les manteaux et les chaussures, mais on va devoir inventer la peinture et l'ornementation, et se procurer l'or, l'ivoire et toutes les matières de ce genre, n'est-ce pas ?

- Oui, dit-il.

- Il convient dès lors d'agrandir encore la cité. Car cette cité que nous avons décrite – la cité saine – ne suffit plus; il faut la remplir d'une multitude de gens, en la faisant croître du nombre de ceux qui ne concourent dans les cités à rien de nécessaire, comme par exemple les chasseurs en tout genre, les imitateurs, c'est-à-dire le grand nombre de ceux qui s'appliquent aux dessins et aux couleurs, et aussi la foule de ceux qui s'occupent de musique, les poètes et ceux qui les entourent, les rhapsodes, les acteurs, les choreutes, les entrepreneurs, les fabricants d'accessoires de toutes sortes, et notamment de ce qui concerne la toilette des femmes. Nous aurons de fait besoin d'un plus grand nombre de gens de service : ne crois-tu pas qu'il nous faudra des pédagogues, des nourrices, des gouvernantes, des femmes de chambre, et aussi des coiffeurs et de fins cuisiniers et des bouchers? Ajoutons-y des porchers. Rien de cela ne se trouvait dans notre première cité, car rien de cela ne nous manquait, alors que dans celle-ci, tout cela nous est nécessaire. Il nous faudra encore des bestiaux de toute espèce pour ceux qui en mangent, n'est-ce pas ?

- Comment faire autrement?

- Et donc nous aurons davantage besoin de médecins en suivant ce régime que dans le régime précédent?

- Davantage.

- Et le pays, lui qui suffisait jusqu'alors à nourrir ses habitants, il deviendra trop petit et il ne suffira plus. Qu'en dis-tu?

- Je suis d'accord.

- Dès lors ne faudra-t-il pas découper à notre usage une partie du territoire voisin, si nous voulons avoir assez de terre à pâturage et à labour, et eux, de leur côté, ne découperont-ils pas notre terre, s'ils ne résistent pas non plus à la possession illimitée de richesses, transgressant eux aussi la limite des biens nécessaires ?

- De toute nécessité, Socrate, dit-il.

- Nous nous ferons donc la guerre, c'est ce qui s'ensuit, Glaucon ? Comment pourrait-il en être autrement ?

- Il en sera bien ainsi, dit-il.

- Mais nous ne pouvons pas vraiment aborder, repris-je, la question de savoir si la guerre est néfaste ou bénéfique, mais seulement le point suivant : nous avons découvert l'origine de la guerre dans ce qui produit pour les cités les maux les plus grands, qu'ils soient privés ou publics, chaque fois qu'ils y surviennent.

Le problème de la liberté démocratique

Livre VIII, pages 423 à 425

- L'avènement de la démocratie se produit à mon avis lorsque les pauvres, forts de leur victoire, exterminent les uns, bannissent les autres, et partagent également ceux qui restent le pouvoir politique et les responsabilités de gouverner. Le plus souvent même, dans la cité démocratique, ces responsabilités sont tirées au sort.

- Voilà bien en effet, dit-il, comment advient ce système politique de la démocratie, soit qu'il se produise par le recours aux armes, soit encore qu'il résulte de la peur qui fait fuir les autres, ceux qui détenaient le pouvoir antérieurement.

- Comment donc, repris-je, ces gens-là s'administrent-ils? Quelle est la nature d'une constitution politique de ce genre? Il est clair que l'homme qui lui est apparenté nous apparaîtra comme l'homme démocratique.

- C'est clair, dit-il.

- Eh bien, tout d'abord, ne faut-il pas dire que les citoyens y sont libres et que la cité laisse place à la liberté et à la libre expression ? et que dans cette cité règne le pouvoir de faire tout ce qu'on veut ?

- C'est en tout cas ce qu'on raconte, dit-il.

- Mais partout où règne un tel pouvoir, il est évident que chacun peut s'y aménager un genre de vie particulier, selon son bon plaisir.

- C'est évident.

[...]

- Et que dire de la tolérance et de la complète ouverture d'esprit de cette constitution ? N'est-elle pas remplie du mépris de ces principes que nous avons présentés en leur accordant notre vénération, à l'occasion de la fondation de notre cité? Ne disions-nous pas, en effet, qu'à moins d'être doué d'un naturel exceptionnel, personne ne peut jamais devenir un homme de bien si les jeux de son enfance n'ont pas été placés dans un environnement de qualité, et s'il ne s'est pas appliqué à toutes les activités qui y concourent ? Avec quelle superbe on foule aux pieds tous ces principes, sans aucunement se préoccuper de la nature des activités susceptibles de former pour les tâches politiques celui qui s'y destine, alors qu'on est respecté si on consent seulement à déclarer qu'on s'accorde avec les tendances de la masse !

- Il s'agit en effet, dit-il, d'une constitution bien noble !

- Voilà donc, dis-je, les traits que présenterait la démocratie, avec d'autres qui leur sont apparentés. Il s'agit apparemment d'une constitution politique agréable, privée d'un réel gouvernement,

bariolée, et qui distribue une égalité bien particulière tant aux égaux qu'à ceux qui sont inégaux.

Le problème de l'égalité démocratique

Livre VIII, pages 427 à 430

- Et cet homme que nous appelions tout à l'heure un faux bourdon, ne le considérions-nous pas comme un homme qui déborde de ces plaisirs et de ces désirs et qui est asservi par ceux qui ne sont pas nécessaires, alors que l'homme qui est dirigé par les plaisirs et les désirs nécessaires est l'homme parcimonieux de l'oligarchie ?

- Sans doute.

- Maintenant, dis-je, reprenons, de façon à exposer comment l'homme démocratique advient à partir de l'homme oligarchique. Il me semble que dans de nombreux cas, c'est de la manière suivante.

- Comment?

- Quand un jeune homme, élevé comme nous l'avons dit tout à l'heure, sans éducation véritable et dans un esprit de parcimonie, a goûté du miel des faux bourdons et qu'il s'est tenu dans la compagnie de ces insectes ardents et funestes, prompts à lui procurer des plaisirs variés, chatoyants et multiformes, c'est alors que la transformation s'amorce en quelque sorte pour lui :

[il passe intérieurement] d'une constitution oligarchique à une constitution démocratique.

- De toute nécessité, dit-il.

- Et de la même manière que la cité s'est transformée sous l'effet du secours apporté à l'une de ses parties par une alliance en provenance de l'extérieur, le semblable s'alliant au semblable, ainsi le jeune homme se transforme quand l'une des espèces de désirs qui sont en lui reçoit, de l'extérieur elle aussi, un soutien provenant d'un élément apparenté et semblable, n'est-ce pas ?

- Si, absolument.

- Et je pense que si quelque allié vient porter secours, pour le renforcer, au pouvoir oligarchique qui réside en lui, qu'il s'agisse de son père ou des autres membres de sa famille qui lui adressent des reproches ou qui l'admonestent, alors il en résulte un conflit et un contre-conflit, une bataille intérieure de lui-même contre lui-même.

- Sans doute.

- Il arrive parfois, je pense, que la partie démocratique le cède à la partie oligarchique, et alors certains désirs se trouvent ou bien éliminés, ou alors expulsés par une forme de pudeur qui subsistait dans l'âme du jeune homme, et l'ordre a été restauré.

- Cela se produit en effet quelquefois, dit-il.

- Mais il arrive aussi, je pense, qu'à ces désirs expulsés succèdent d'autres désirs qui leur sont apparentés, des désirs nourris sans qu'on y prenne garde et qui, en raison de l'incurie qui caractérise l'éducation donnée par le père, se sont multipliés et renforcés.

- C'est du moins, dit-il, ce qui a tendance à se produire.

- Dès lors, ils l'ont attiré dans le milieu de leurs fréquentations, et de manière occulte ces désirs se sont unis pour en produire une multitude d'autres.

- Sans doute.

- Pour finir, ils ont envahi, je pense, l'acropole de l'âme du jeune homme, ayant compris qu'elle était vide de connaissances, d'occupations nobles et de discours vrais, toutes choses qui constituent les sentinelles et les gardes les meilleurs dans les esprits des hommes aimés des dieux.

- Les meilleurs, et de beaucoup, dit-il.

- C'est alors, je pense, que des raisonnements et des opinions mensongers et fanfarons montent à l'assaut pour occuper la même place chez ce jeune homme.

- Inévitablement, dit-il.

- Dès lors, de retour chez ces Lotophages, est-ce qu'il n'y habite pas au vu de tous ? Et s'il reçoit de ses proches une aide quelconque pour renforcer la tendance parcimonieuse de son âme, alors ces discours fanfarons viennent barrer les portes du

rempart royal qui se trouve en lui: ils ne laissent pas pénétrer l'aide alliée, pas plus qu'ils n'accueillent l'ambassade des paroles de bon conseil de particuliers plus âgés. Ce sont ces discours qui dominent dans la bataille, et taxant la pudeur de stupidité, ils la rejettent au-dehors et la bannissent sans vergogne. La modération, qu'ils inventivent en la taxant de lâcheté, ils la rejettent en la couvrant d'injures et ils expulsent la mesure et la discipline dans la dépense, en persuadant le jeune homme, en lui donnant pour cortège une multitude de désirs inutiles, qu'il s'agit d'attitudes de paysans et indignes d'un homme libre.

- Oui, absolument.

- Quand ils ont fait le vide de ces vertus et purifié l'âme de ce jeune homme, qui se trouve désormais placée sous leur tutelle et destinée à l'initiation de grands mystères, alors ils ramènent au sein d'un grand cortège la démesure, l'anarchie, la prodigalité et l'impudence, éblouissantes et couronnées. Ils se répandent en discours louangeurs et les affublent de noms charmeurs, appelant la démesure "éducation réussie", et l'anarchie "liberté", et la prodigalité "magnificence", et l'impudence "courage". N'est-ce pas en gros de cette manière, continuaï-je, qu'un jeune homme se transforme pour passer d'un régime où il a été élevé dans les désirs nécessaires à un régime où il peut donner libre cours aux plaisirs non nécessaires et inutiles et s'abandonner à eux ?

- Manifestement, dit-il, c'est de cette manière.

- Par la suite, cet homme mène, je pense, une existence où il dépense autant d'argent, d'effort et de temps pour les plaisirs nécessaires que pour ceux qui ne le sont pas. Si par ailleurs il a de la chance, et si sa frénésie bachique ne lui fait pas dépasser les bornes, mais que, avec la maturité de l'âge, le gros de la turbulence s'étant apaisé, il laisse revenir des groupes d'expulsés et qu'il ne s'abandonne pas entièrement lui-même à ceux qui reviennent, alors il conduit sa vie en établissant une sorte d'équilibre entre les plaisirs: il confie toujours le commandement de son âme au plaisir qui surgit soudainement, comme s'il était soumis au destin, jusqu'à ce qu'il en soit rassasié, puis il s'abandonne à un autre, et cela sans en mépriser aucun, mais en les nourrissant de manière égale.

- C'est vrai.

- Quant au discours vrai, repris-je, il ne lui fait pas bon accueil et ne le laisse pas entrer dans la salle de garde. Si on se risque à lui dire que certains plaisirs découlent de désirs nobles et bons, alors que d'autres naissent de désirs mauvais, et qu'il faut cultiver et valoriser les premiers, réprimer et dompter les seconds, dans toutes ces circonstances il hoche la tête en signe de dédain. Pour lui, selon ce qu'il prétend, ils sont tous pareils et doivent être considérés de valeur égale.

- Certes, dit-il, dans la condition qui est la sienne, il ne peut faire autrement.

- Dès lors, continuai-je, il passe ses journées à satisfaire sur cette lancée le désir qui fait irruption: aujourd'hui il s'enivre au son des flûtes, demain il se contente de boire de l'eau et se laisse maigrir; un jour il s'entraîne au gymnase, le lendemain il est lascif et indifférent à tout, et parfois on le voit même donner son temps à ce qu'il croit être la philosophie. Souvent il s'engage dans la vie politique et, se levant sur un coup de tête, il dit et fait ce que le hasard lui dicte. S'il lui arrive d'envier les gens de guerre, le voilà qui s'y implique; s'agit-il des commerçants, il se précipite dans les affaires. Sa vie ne répond à aucun principe d'ordonnancement, à aucune nécessité: au contraire, l'existence qu'il mène lui semble mériter le qualificatif d'agréable, libre, bienheureuse, et il vit de cette manière en toute circonstance.

- Tu as remarquablement décrit, dit-il, la vie d'un homme égalitaire.

Le problème de la dissension démocratique

Livre VIII, pages 435 à 437

- Divisons théoriquement en trois parties la cité gouvernée démocratiquement, comme elle est composée en fait. Le premier groupe est en quelque sorte cette classe [de paresseux] qui se développe en son sein, en raison de la permissivité qui règne, non moins que dans la cité gouvernée oligarchiquement.

- C'est le cas.

- Elle est cependant beaucoup plus agressive dans la démocratie que dans l'oligarchie.

- Comment?

- C'est que dans le régime oligarchique, du fait qu'on ne la valorise pas et qu'on la tienne à l'écart des responsabilités du pouvoir, cette classe demeure inutilisée et sans vigueur. Dans la démocratie, par contre, c'est elle qui se trouve pour ainsi dire mise en avant, à l'exception de quelques-uns, et c'est le contingent le plus agressif qui prend la parole et qui passe à l'action, alors que l'autre groupe demeure assis sur les tribunes, bourdonne, et ne permet à personne d'exprimer des propos différents. Il en résulte que dans cette constitution politique toutes les affaires sont administrées par ce groupe de gens, si on fait exception d'un petit nombre de choses.

- C'est exact, dit-il.

- Il y a ensuite un autre groupe qui se distingue toujours de la multitude.

- Lequel ?

- Comme tout le monde recherche la richesse, ceux qui sont naturellement plus ordonnés deviendront la plupart du temps les plus riches.

- Naturellement.

- C'est de là, je pense, que les faux bourdons tirent le plus de miel et qu'ils le récoltent avec le plus de facilité.

- Comment en effet, dit-il, en récolterait-on auprès de ceux qui ne possèdent pas grand-chose?

- Aussi est-ce cette espèce de riches, je pense, qu'on appelle plante à faux bourdons.

- Sans doute, dit-il.

- Le peuple constitue le troisième groupe, tous ceux qui sont travailleurs de leur métier et ne s'occupent pas des affaires publiques; ils ne possèdent pas des biens considérables. C'est le groupe le plus nombreux et le plus puissant dans la démocratie quand il se rassemble.

- C'est lui, en effet, dit-il, mais il ne consent pas souvent à le faire, à moins qu'on ne lui donne une part de miel.

- Aussi lui en donne-t-on toujours, répondis-je, et cette part varie selon la capacité qu'ont ceux qui dominent de dépouiller les riches de leur fortune pour la redistribuer au peuple, en gardant bien sûr pour eux-mêmes la part la plus grande.

- Voilà bien comment s'opère le partage, dit-il.

- Ceux qu'on dépouille de leurs biens sont, je pense, obligés de se défendre : ils s'adressent au peuple et font tout ce qu'ils peuvent.

- Comment faire autrement?
- Même s'ils ne sont pas désireux de changer de régime, les autres les tiennent pour responsables, en les accusant de conspirer contre le peuple et d'être du parti des oligarques.
- Évidemment.
- Dès lors, quand au bout du compte ils voient le peuple, non pas de manière délibérée, mais par ignorance et subjugué par ceux qui les accusent, entreprendre de leur faire du tort, alors, qu'ils le veuillent ou non, ils deviennent aussitôt d'authentiques oligarques, et cela non pas de leur propre chef, mais parce que ce mal est encore le fait du faux bourdon qui les pique de son aiguillon.
- Exactement.
- Alors prolifèrent les mises en accusation, les procès et les luttes qui font s'opposer les uns aux autres.
- C'est certain.
- Or le peuple n'a-t-il pas l'habitude de toujours choisir quelqu'un pour le placer à sa tête, de l'entretenir et de lui donner toujours plus d'importance ?
- C'est bien son habitude.

- Une chose est dès lors évidente, repris-je, c'est que si le tyran doit germer quelque part, c'est sur le rameau de ce protecteur, et nulle part ailleurs, qu'il va éclore.

- De toute évidence.

Le problème de l'avènement du tyran

Livre VIII, pages 438 à 441

- C'est lui dès lors, repris-je, qui introduira la dissension civile contre ceux qui détiennent la richesse.
- C'est lui.
- Or, si après avoir été banni, il revient en faisant violence à ses ennemis, ne rentre-t-il pas comme un tyran accompli ?
- C'est clair.
- Mais si, d'autre part, ses ennemis sont incapables de le chasser ou alors de le mettre à mort, en montant les citoyens contre lui, ils comploteront pour le faire mourir secrètement d'une mort violente.
- C'est en tout cas ce qui a tendance à se produire, dit-il.
- C'est alors la requête tyrannique bien connue que découvrent, dans cette situation, tous ceux qui sont parvenus à ce stade: le

tyran demande au peuple des gardes du corps, afin que lui, le défenseur du peuple, soit protégé.

- C'est certain, dit-il.

- Et on lui en accorde, je pense, car ils sont réellement inquiets pour lui, alors que pour eux-mêmes, ils sont remplis de confiance.

- C'est certain.

[...]

- Au début, durant les premiers jours, repris-je, il n'est que sourires et amabilités envers tous ceux qu'il rencontre, n'est-ce pas ? Il clame qu'il n'est pas un tyran, il se répand en promesses, aussi bien en privé qu'en public, il libère les gens de leurs dettes, et il redistribue la terre au peuple et à ceux de son entourage, et à tous il se montre agréable et plein de douceur ?

- Nécessairement, dit-il.

- Mais je pense que lorsque, dans ses relations avec ses ennemis extérieurs, il finit par s'arranger avec les uns et faire périr les autres, et que le calme s'installe de leur côté, alors il commence infailliblement par provoquer des guerres, afin que le peuple éprouve le besoin d'avoir un chef.

- Oui, c'est probable.

- Et sans doute aussi pour que ceux qui contribuent de leur richesse aux impôts militaires s'appauvrisse, ainsi ils seront contraints de se replier sur leurs occupations journalières et conspireront moins contre lui ?

- C'est clair.

- Et s'il soupçonne, je pense, que certains nourrissent des idées de liberté et ne veulent pas se plier à son commandement, il trouve dans la guerre le prétexte pour les perdre en les livrant aux ennemis ? Pour toutes ces raisons, le tyran se voit placé devant la constante nécessité de provoquer la guerre ?

- Nécessairement.

- Mais ces actions ne feront que le rendre plus odieux aux yeux des citoyens ?

- Inévitablement.

- Or, au nombre de ceux qui ont contribué à le mettre en place et qui se trouvent au pouvoir, ne s'en trouve-t-il pas certains qui ont conservé leur franc parler et critiquent les événements qui se produisent, du moins ceux qui sont les plus courageux ?

- On peut le supposer.

- S'il veut régner, le tyran sera donc forcé de supprimer tous ces gens-là, si bien qu'il ne laissera ni chez ses amis ni chez ses ennemis, personne qui ait de la valeur.

- C'est clair.
- Il faut donc qu'il discerne avec acuité celui qui est courageux, celui qui a de la grandeur d'âme, celui qui est prudent, celui qui est riche. La nature de son bonheur est telle qu'il est forcé de leur livrer combat à tous, qu'il le veuille ou non, de comploter contre eux jusqu'à ce qu'il en ait purgé la cité.
- Quelle belle manière de purger ! dit-il.
- Oui, répondis-je, c'est le contraire de la purgation des médecins pour les corps. Tandis que les médecins retranchent l'élément pernicieux pour laisser ce qu'il y a de meilleur, lui s'applique à faire le contraire.
- Il semble qu'il y soit contraint, dit-il, s'il veut régner.
- Le voici prisonnier d'une bienheureuse nécessité, repris-je : s'il remplit sa fonction de protecteur, il doit cohabiter avec la masse des gens médiocres et subir leur mépris, sinon, il doit renoncer à la vie.
- Telle est bien sa situation, dit-il.
- N'est-il pas vrai que plus il se rendra odieux aux citoyens par ses actions, plus il aura besoin d'une garde nombreuse et fiable?
- Nécessairement.
- Mais qui seront ces gardes fiables ? Et où les recruter -t-il?
- Ils viendront d'eux-mêmes, répondit-il, ils seront même nombreux à voler vers lui, s'il leur verse un salaire.
- Des faux bourdons, m'écriai-je, par le chien ! Tu penses à des faux bourdons étrangers, s'abattant par myriades !
- Tu as raison, dit-il, c'est bien ce que je pense.